



HAL
open science

Notes de lecture; compte rendu d'Andy Bruno, *The Nature of Soviet Power*.

Elsa Devienne

► **To cite this version:**

Elsa Devienne. Notes de lecture; compte rendu d'Andy Bruno, *The Nature of Soviet Power*.. *Le Mouvement social*, 2017, 10.3917/lms.260.0149 . hal-01737569

HAL Id: hal-01737569

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-01737569>

Submitted on 19 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

NOTES DE LECTURE

La Découverte | « [Le Mouvement Social](#) »

2017/3 n° 260 | pages 149 à 184

ISSN 0027-2671

ISBN 9782707197504

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-le-mouvement-social-2017-3-page-149.htm>

Pour citer cet article :

« Notes de lecture », *Le Mouvement Social* 2017/3 (n° 260), p. 149-184.
DOI 10.3917/lms.260.0149

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

période antérieure à 1917 est évoqué, mais sans que la question de la continuité avec la fin du tsarisme et les années 1914-1921 soit réellement approfondie. Il manque enfin une ébauche de comparaison avec d'autres pays industriels au XX^e siècle pour mieux évaluer la spécificité de l'URSS en matière de multiplicité des « régimes » : autant de chantiers féconds pour l'avenir.

Laurent CUMEL

Andy BRUNO. – *The Nature of Soviet Power. An Arctic Environmental History*, Cambridge, Cambridge University Press, « Studies in Environment and History », 2016, 305 p.

Le réchauffement climatique, qui a ouvert de nouvelles voies navigables, et les innovations en matière de forage offshore ont récemment mis l'Arctique et ses réserves en hydrocarbures sur le devant de la scène. Si les médias parlent volontiers d'une « redécouverte » de l'Arctique, l'exploitation des ressources naturelles des régions polaires n'a en réalité rien d'une nouveauté. Comme le montre Andy Bruno dans cet ouvrage passionnant issu d'un travail de doctorat, les Russes ont exploité depuis le début du XX^e siècle les ressources de la péninsule de Kola, un territoire de 150 000 km² situé presque intégralement au nord du cercle polaire. Le destin de cette région du nord-ouest de la Russie est unique en son genre : au début du XX^e siècle, elle est isolée du reste du pays et compte moins de 10 000 habitants ; quatre-vingt-dix ans plus tard, alors que l'Union soviétique s'effondre, il s'agit d'une région industrielle et militaire de première importance, où vit plus d'un million d'habitants.

D'entrée de jeu, plusieurs questions se posent : pourquoi l'Union soviétique s'est-elle entêtée à industrialiser cette région au climat polaire particulièrement hostile ? Comment y est-elle parvenue, et à quel prix ? Les réponses qu'apporte Andy Bruno à ces questions font de cet ouvrage bien plus qu'une simple monographie. Son propos porte à la fois sur l'histoire russe et sur l'histoire de l'environnement. D'abord, l'auteur utilise le cas extrême de la péninsule de Kola pour examiner à la loupe les rapports du pouvoir soviétique à l'environnement. À rebours d'une historiographie très critique vis-à-vis de l'« écocide » qu'aurait perpétré l'Union soviétique, Andy Bruno met en avant la persistance, tout au long du XX^e siècle, d'une conception duale de la nature, faite à la fois d'une volonté de vivre en harmonie avec elle et d'une ambition résolument dominatrice. Ensuite, l'ouvrage propose une interprétation comparatiste des conséquences environnementales de l'industrialisation de la Russie. Plutôt qu'une irréductible spécificité du rapport soviétique à la nature, Andy Bruno défend la thèse qu'il existe plus de similarités que de différences dans la manière dont les pays capitalistes et communistes ont utilisé l'environnement à l'ère de l'anthropocène.

L'ouvrage comprend un chapitre introductif, qui revient sur l'historiographie de l'environnement en Russie, et cinq chapitres thématiques (chacun consacré à une activité économique), mais qui suivent globalement une trame chronologique, de la Première Guerre mondiale à nos jours.

Le deuxième chapitre décrit la laborieuse construction du chemin de fer reliant la péninsule au reste du pays. Andy Bruno combine habilement une histoire bien connue, celle de l'assimilation, au début du XX^e siècle, d'un territoire périphérique au sein de la nation, et une autre, qui l'est beaucoup moins, celle de la conquête de la nature polaire. Le grand intérêt de ce chapitre tient à la continuité qu'Andy Bruno souligne entre période impériale et période soviétique. Les héritages de la période impériale sont à la fois d'ordre technique – les administrateurs soviétiques suivent les plans établis par leurs prédécesseurs – mais aussi d'ordre managérial – avant, comme

après la révolution de 1917, ce sont des travailleurs forcés (prisonniers de guerre, puis ceux du goulag) qui sont mobilisés pour construire les voies ferrées au pas de charge, même lorsque, dans les années 1920, le temps de paix et la stabilisation du pouvoir stalinien auraient pu donner lieu à une révision des méthodes brutales initiées pendant la Première Guerre mondiale. Autrement dit, le pouvoir soviétique doit beaucoup à l'héritage impérial dans son appréhension martiale de la nature.

Le troisième chapitre se focalise sur le grand tournant stalinien des années 1920-1930, lorsque les autorités soviétiques entreprennent d'industrialiser l'extraction d'apatite, source de phosphates, dans les monts Khibiny. Pour Andy Bruno, ces efforts produisent un « écosystème stalinien », c'est-à-dire combinant à la fois une volonté d'exercer une ascendance complète sur la nature et, paradoxalement, une tentative d'établir une « harmonie socialiste » (p. 75) avec elle. Cherchant à prouver aux yeux du monde la puissance soviétique, les autorités entreprennent le projet fou de construire une grande ville industrielle (Kirovsk) dans une région montagneuse recouverte de neige 220 jours par an. Ce rapport conquérant à l'environnement est toutefois doublé de tentatives, souvent avortées, de vivre en harmonie avec la nature. C'est le cas des urbanistes, qui imaginent Kirovsk en ville socialiste verte, mais aussi des autorités, qui voient la nature polaire comme un remède pour « soviétiser » les prisonniers du goulag.

Le quatrième chapitre montre comment l'URSS a transformé la péninsule en centre d'élevage industriel de rennes afin d'imposer son autorité sur les zones rurales de l'intérieur et les peuples indigènes. Dans ce cas aussi, des conceptions antagonistes de la nature coexistent. Dans les années 1920 et 1930, les autorités soviétiques forcent les Samis à adopter des techniques d'élevage propres aux Komis, un peuple jugé plus avancé, puis organisent la collectivisation de l'élevage de manière à le contrôler de manière plus étroite. Pendant la période stalinienne, les traditions présoviétiques sont complètement obliérées au profit d'une croissance exponentielle des troupeaux. Cette attitude tranche avec celle des scientifiques partisans d'une approche conservationniste, qui parviennent à obtenir la création, en 1930, de la réserve naturelle du Lapland.

Dans le cinquième chapitre, l'auteur se penche sur le développement de l'industrie du nickel afin d'examiner les raisons pour lesquelles l'Union soviétique, dont les émissions toxiques sont longtemps comparables à celles des autres pays industrialisés, se met à polluer dans des proportions inédites à partir des années 1970. Peu convaincu par les explications pointant du doigt l'autoritarisme du régime ou l'obsession de la production, Andy Bruno soutient que c'est l'exploitation d'un minerai plus polluant, mais plus abondant, à partir de cette période, l'absence de reconversion de l'économie vers les secteurs des services et de la finance et, par conséquent, la faiblesse de la croissance économique (qui ne permettait pas de financer la réduction des émissions polluantes, comme ce fut le cas dans les pays occidentaux) qui expliquent la trajectoire divergente de l'Union soviétique.

Dans le dernier chapitre, Andy Bruno passe en revue les différentes manières dont les Russes ont tenté de produire de l'énergie sur la péninsule. L'industrialisation de cette région n'avait en effet rien d'évident étant donné l'absence de charbon et les faibles ressources en bois disponibles. L'installation de barrages – qui ont des conséquences environnementales désastreuses – et l'exploitation de la tourbe locale ne parviennent pas à répondre aux besoins énergétiques. Dans les années 1970, le nucléaire, dont on vante la « propreté », apparaît comme la solution magique. En parallèle, le nombre de sous-marins nucléaires, dans le contexte de la guerre froide, augmente rapidement. L'effondrement de l'Union soviétique dévoile toutefois les dangers de cette dépendance énergétique : la flotte soviétique a rejeté, en secret, des déchets radioactifs dans la mer, et la centrale nucléaire de Kola est loin d'être aux

normes internationales de sécurité. De cette course à l'énergie, Andy Bruno tire la conclusion qu'elle n'a jamais permis aux Russes de s'affranchir des contraintes imposées par l'environnement, bien au contraire, elle n'a fait que les renforcer.

L'une des grandes forces de l'ouvrage tient à son ambition comparatiste. L'auteur remet systématiquement en perspective ses données par rapport à celles qui existent pour d'autres pays occidentaux ou communistes. Les États-Unis, où Andy Bruno enseigne et où l'histoire environnementale est particulièrement développée, servent naturellement de point de référence, mais d'autres puissances industrielles (le Canada, l'Allemagne, etc.) sont mentionnées. Deux nuances peuvent toutefois être exprimées à ce sujet : peut-être aurait-il été possible de trouver d'autres sources en Grande-Bretagne (étant donné la présence de troupes britanniques dans la péninsule pendant la Première Guerre mondiale) et en Finlande, pays frontalier ; l'auteur se repose sans doute trop systématiquement sur la synthèse de John McNeill¹⁰ (surtout à la fin de l'ouvrage) pour internationaliser son propos.

Ce livre constitue aussi un exemple de mariage particulièrement réussi entre histoire sociale et histoire environnementale. L'auteur porte autant d'attention aux transformations des paysages (largement documentées grâce aux archives administratives de la région) qu'à l'expérience vécue des habitants, tirant notamment parti de correspondances et journaux intimes. Si l'auteur se réclame aussi de l'histoire culturelle, on peut toutefois regretter qu'il ait relativement peu mobilisé de sources (notamment visuelles) mettant en valeur le regard porté par la société russe sur la péninsule de Kola. Les guides touristiques des monts Khibiny mentionnés dans le chapitre 5 auraient par exemple pu être davantage exploités. De même, le rôle de la nature dans la constitution d'une identité masculine soviétique aurait pu être exploré. Ces remarques n'enlèvent toutefois rien à la grande qualité de ce livre, qui devrait s'imposer comme une lecture incontournable, à la fois dans le champ de l'histoire environnementale et dans celui de l'histoire russe.

Elsa DEVIENNE

Françoise DAUCÉ. – *Une paradoxale oppression. Le pouvoir et les associations en Russie*, Paris, CNRS Éditions, « Mondes russes. États, Sociétés, Nations », 2013, 224 p.

L'assassinat de Boris Nemtsov le 27 février 2015 a suscité de nouvelles inquiétudes sur le devenir démocratique en Russie. Dans ce contexte, la lecture de l'ouvrage de Françoise Daucé, qui se penche sur les liens entre pouvoir et associations dans ce pays, est tout à fait éclairante sur les transformations contemporaines du politique en Russie. Retraçant la genèse de la société civile depuis le début du XX^e siècle, elle aide à mieux comprendre le changement de paradigme initié par Poutine dans le contrôle et l'« oppression » du milieu associatif. L'ouvrage se compose de trois parties, chacune étant divisée en trois chapitres. L'auteure retrace d'abord l'histoire de la société civile en URSS puis dans la Russie d'Eltsine. Elle analyse ensuite la « civilité de l'oppression » dans la Russie de Poutine. Elle se place enfin du point de vue des acteurs de la société civile et décrypte les réactions adoptées face aux nouvelles formes de contrôle et de répression mises en œuvre depuis 2000. Françoise Daucé propose une synthèse utile de la littérature internationale en langues française, anglaise et russe sur ces questions, mais s'appuie aussi sur des matériaux originaux :

10. J. R. MCNEILL, *Something New under the Sun: An Environmental History of the Twentieth-Century World*, New York, W. W. Norton and Company, 2000. Traduction française : *Du nouveau sous le soleil. Une histoire de l'environnement mondial au XX^e siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 2010.